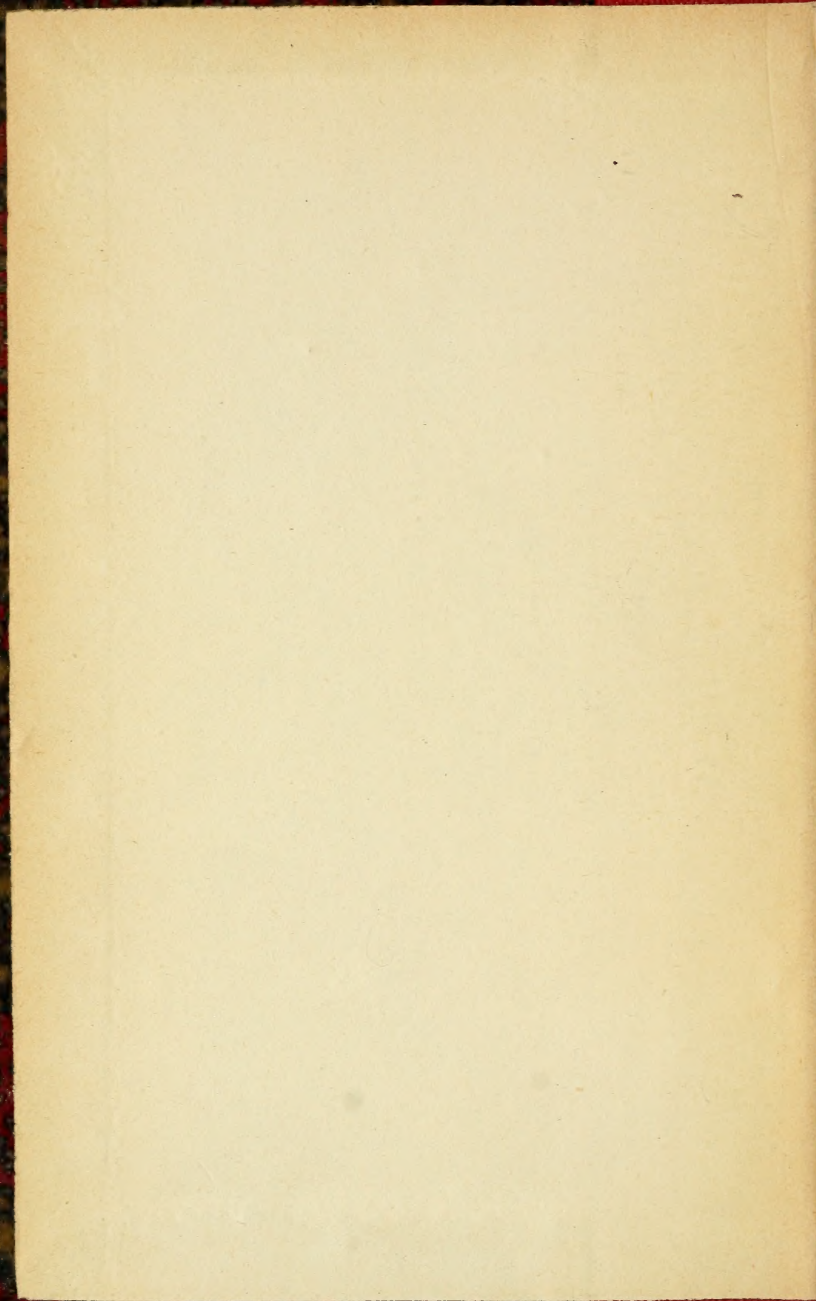


PQ  
67  
D6B4



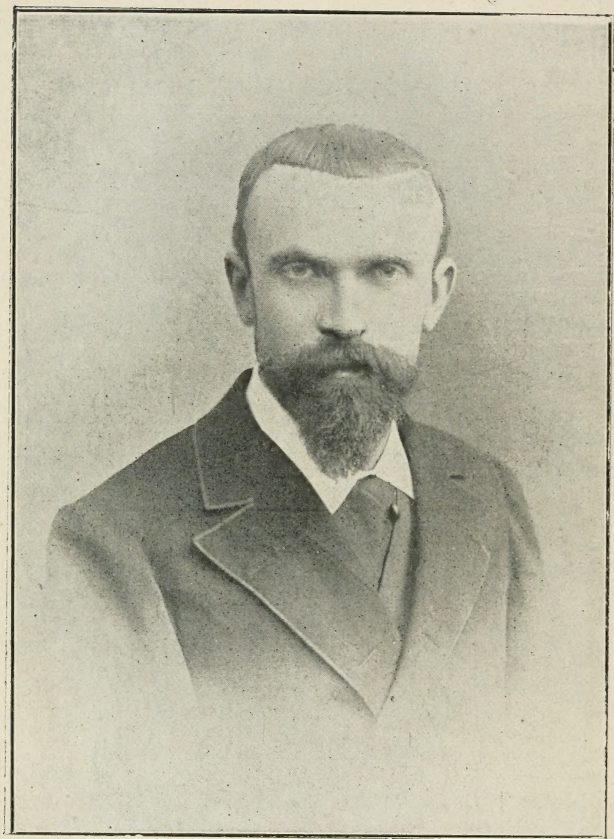




RENÉ DOUMIC







M. RENÉ DOUMIC



~~D 7802~~  
~~X~~  
LES CÉLÉBRITÉS D'AUJOURD'HUI

---

# René Doumic

PAR

EDOUARD BEAUFILS

BIOGRAPHIE CRITIQUE

SUIVIE D'OPINIONS, D'UN AUTOGRAPHE ET D'UNE BIBLIOGRAPHIE  
PORTRAIT - FRONTISPICE



PARIS

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION

E. SANSOT & C<sup>ie</sup>

7, RUE DE L'ÉPERON, 7.

MCMIX

98719  
29/9/

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*Cinq exemplaires sur Japon impérial, numérotés de  
à et douze exemplaires sur Hollande, numérotés de  
à .*

N.° 

PQ  
67  
D6B4

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays,  
y compris les pays scandinaves.



## RENÉ DOUMIC

### I



EST sur le perron des Variétés, a écrit un romancier, qu'on ressent le mieux le « frisson de Paris. » M. René Doumic connut ce frisson dès sa naissance, le 7 mars 1860. Ne venait-il pas au monde dans la maison numérotée 28 de la rue Saint-Marc, à mi-chemin de la Bourse aux Variétés, entre les vociférations de l'Agio et les refrains d'Offenbach, c'est-à-dire en pleine vie parisienne, presque sur le boulevard ?

Certes, devenu un écrivain célèbre, il ne serait pas un fanatique du boulevard, ni de la vie parisienne, au sens étroit de ce mot. Il dirait même

à l'un et à l'autre d'assez dures vérités. Mais il rappellerait toujours avec satisfaction son origine, ne se trouverait nulle part aussi bien que dans la capitale, et la mer, la montagne, les champs lui feraient regretter le ruisseau de la rue du Bac. Bref, un vrai bourgeois de Paris. Oyez-le, dans une allocution, prononcée en 1907 à un dîner des Parisiens de Paris, se vanter d'être ce bourgeois et s'excuser quasiment d'avoir délaissé parfois sa bonne ville : « Tout dégénère. Un Parisien d'autrefois ne sortait guère des fortifications ; en revanche il connaissait tous les quartiers, tous les coins, et tous les pavés de Paris. Partout où il y avait un spectacle, un attroupement, un accident, enfin une attraction quelconque, on était sûr de le voir arriver, le nez au vent et l'œil au guet ; mais on était sûr aussi de ne le rencontrer ni à Trouville, ni à Nice, ni au Cap Nord, ni sur l'Himalaya, qui sont aujourd'hui nos lieux de réunion... Ce Parisien d'autrefois, c'était un petit vieillard sec, alerte et souriant. L'espèce en est disparue... Il faut être de son temps. J'ai fait quelques courses, comme d'autres, moins que d'autres ; je n'ai été ni insensible aux belles choses que j'ai vues, ni ingrat pour l'hospitalité que j'ai reçue. Mais à chaque retour je me suis répété avec plus de conviction : « Quelle folie d'aller chercher ailleurs ce que nous avons chez nous ! » La destinée avait donc été clairvoyante en faisant naître M. René Doumic rue Saint-Marc.

Cette rue avait alors pour principal habitant M. Ernest Legouvé, chez qui le jeune Doumic fréquenta, quand il eut l'âge de raison. Les petits-fils de l'auteur d'*Adrienne Lecouvreur*, Georges et Maurice Desvallières arrangeaient de vieilles pièces pour un théâtre de société. Ils jouèrent ainsi la *Partie de chasse de Henri IV*, de Collé, où René tint le rôle de Sully. D'autres fois, on s'exerçait au fleuret dans la salle d'armes de l'académicien demeuré friand d'escrime. Le futur critique faisait assaut avec Maurice, futur vaudevilliste dont les œuvres à quiproquo interrompraient la sévère tradition familiale inaugurée au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle par le *Mérite des Femmes*.

Au lycée Condorcet, l'élève René Doumic et l'élève Théodore Reinach sont restés légendaires pour leurs succès. Ils avaient comme condisciples Henri Lavedan, qui triompherait avec *Le Vieux Marcheur* et *Le Marquis de Priola*, Abel Hermant, qui ferait un début retentissant dans le roman avec *Le Cavalier Miserey*, Bergson, philosophe, futur professeur au collège de France, Moreau-Nélaton, le petit-fils du grand chirurgien, qui léguait récemment au Louvre la belle collection que l'on sait. Leur professeur de rhétorique était Maxime Gaucher, remarquable éducateur, dont le cours, au dire de ses anciens élèves, était un continuel enchantement. M. René Doumic se rappelle avec enthousiasme l'enseignement de ce maître : « Il a eu sur moi la plus grande influence.

J'ai pu discerner nettement, grâce à lui, ma vocation littéraire. »

En 1879, il se voyait décerner au concours général le prix de dissertation latine, et était admis premier à l'Ecole Normale. Ici se place un incident qui eut un retentissement considérable. M. René Doumic, dont les opinions littéraires ne devaient jamais varier, en avait de non moins arrêtées, à cette époque, sur la politique. Il était royaliste. On peut se demander s'il l'est encore. Toujours est-il qu'à la séance en Sorbonne pour la proclamation et le couronnement des lauréats du concours général, il se passa ceci : la *Marseillaise* se taisait ; Jules Ferry, ministre de l'Instruction Publique, allait prendre la parole, quand le plus glorieux nourrisson de l'*Alma Mater*, se levant, cria : « Vive le roi ! » Immédiatement tumulte. Tout le monde debout. Rumeurs de réprobation. On veut expulser Doumic. On le bouscule. Il échappe néanmoins à la bagarre et trouve asile parmi les élèves de Stanislas.

Ce n'avait point été une manifestation préméditée, comme celle du jeune Cavaignac, refusant, dans une circonstance analogue, de se laisser couronner par le Prince Impérial. Tout à fait improvisé, au contraire ; le cri d'allégresse, sans doute, d'un adolescent à qui l'illusion féconde fait entrevoir, dans la fièvre des succès qui lui présagent un brillant avenir d'écrivain, l'immédiate réalisation de tous ses rêves...

L'événement remua cependant Paris quarante-huit heures. Les journaux évoquèrent un complot royaliste. Pendant ce temps, Jules Ferry se demandait que faire. Une sanction s'indiquait : rayer des admis à Normale le perturbateur. Ce qui fut décidé. Mais Ernest Bersot veillait. L'éminent philosophe, alors directeur de l'École Normale, était bien vu du pouvoir, pour avoir refusé le serment à l'Empereur, en 1852. D'autre part, il n'eût pas admis qu'on touchât à un de ses élèves, surtout à un « cacique », c'est-à-dire un major de promotion. Il fit de la question Doumic une affaire personnelle. Jules Ferry céda.

A l'École Normale, M. René Doumic comptait parmi ses camarades de promotion Holleaux, aujourd'hui directeur de l'École d'Athènes, Baudrillart qui est prélat et recteur de l'Institut Catholique de Paris, le docteur Pierre Janet, le philosophe Durckheim, etc... Il y connut également Jaurès, qui était de deuxième année. Déjà tribun, Jaurès, en sa qualité de chef de section, fit un jour, quand on attendait de lui les cocasseries traditionnelles, un discours d'une rhétorique emportée tout à fait dans l'allure de celui qu'il devait prononcer à la Chambre, une vingtaine d'années plus tard, et qui est demeuré célèbre pour les fameuses allusions à la « vieille chanson ».

Sorti premier de l'École Normale, M. René Doumic était en outre reçu premier à l'agrégation des lettres, et apprenait sa nomination au lycée.

de Moulins, comme professeur de rhétorique. Entre temps et portant encore la rosette de normalien, il s'était marié. Il épousait une parisienne et devenait le beau-frère des Veber, encore au lycée à cette époque, mais qui n'allaient pas tarder à s'affirmer des artistes, Jean par un talent de peintre qui, jusqu'à la plus extraordinaire caricature, déforme et parodie, selon, parfois, une conception peut-être trop sinistre des êtres et des choses, Pierre par des livres gais, spirituels, des œuvres théâtrales légères, élégantes, mousseuses, toujours applaudies.

\* \* \*

M. René Doumic ne resta à Moulins qu'un an, après quoi, il fut appelé à Stanislas, collègue, comme on sait, où des universitaires donnaient l'enseignement sous une direction ecclésiastique. Il devait y être chargé de la rhétorique pendant quatorze ans, de 1883 à 1897, année où il quittera l'enseignement.

On prendra intérêt à savoir qu'il eut dans sa classe Edmond Rostand. C'était un élève naturellement très fantaisiste, mais naturellement aussi qui triomphait comme en se jouant dans toutes les compositions françaises. « C'était mon meilleur élève, se plaît à répéter son ancien professeur. Je me souviens notamment, entre autre devoirs qu'il



avait remarquablement réussis, d'une dissertation sur *Le Misanthrope*, tout à fait supérieure... »

Un jour, M. René Doumic dressa pittoresquement devant sa classe la silhouette des poètes de 1600 à 1630, Saint-Amant, Théophile, Cyrano de Bergerac, etc., tous ces *grotesques* qui apparaissent un peu à la façon de romantiques, au début du XVII<sup>e</sup> siècle, et qui furent raillés par Boileau. Peut-être est-ce alors que, pour la première fois, entra dans le cerveau de Rostand l'ombre falote du grotesque qu'il devait ressusciter et populariser, assurant ainsi sa plus grande gloire en même temps que donnant une célébrité mondiale à l'auteur du *Voyage à la lune*.

On ignore généralement que Rostand, antérieurement aux *Romanesques*, son début dans la gloire, avait fait jouer au théâtre Cluny une petite pièce intitulée *Le Gant Rouge*. M. René Doumic, alors critique dramatique au *Moniteur Universel*, avait parlé en termes aimables de cette œuvre sans prétention. Rostand lui adressa une lettre de remerciements qui se terminait ainsi : « Je n'oublierai jamais que c'est à vous que je dois l'éveil de mon goût pour la littérature. »

\*  
\* \* \*

C'est en 1888 que M. Doumic commence de donner des articles aux quotidiens et aux périodi-

ques. Les années suivantes, il écrit dans le *Correspondant* et la *Revue Bleue*. En 1892, il entre aux *Débats* qui publient alors deux éditions par jour, l'une blanche, l'autre rose, et dans celle-ci fait paraître des *Au jour le jour*. En même temps des volumes affirment sa réputation. D'abord un livre classique, *Histoire de la Littérature française*, dont tous les libraires vous diront que, depuis 1888, date de son apparition, il n'a cessé d'être demandé, malgré la surabondance des excellents ouvrages de même nature. C'est la vogue de ce livre qui, naguère, le bruit se répandant de la candidature de M. René Doumic à l'Académie, incitait un quidam à s'esclaffer : « Doumic, ah ! oui, le professeur qui fait des livres pour les écoles ! » Le professorat, comme l'avait compris M. Doumic, était une façon d'apostolat et c'était de même qu'il avait entendu la critique. Il ne put donc que s'honorer du mot. Et puis, il dut sourire, se rappelant l'accueil fait par le ministre-académicien Molé à Alfred de Vigny, venu solliciter sa voix pour l'Académie : « Vous n'avez jamais rien écrit, Monsieur, que quelques pages à vingt ans, pour flatter le despotisme ! »

Parut ensuite *Portraits d'écrivains* (1892). Dumas fils, qui regimbait volontiers à la critique, approuva l'article où il était question de lui — le meilleur peut-être du livre. — Et, cependant, l'article n'était pas d'un flatteur. L'année d'après, ce fut un volume sur l'art dramatique, *De Scribe à Ibsen*, avec une

préface sur le Théâtre d'idées, qui prêta à mainte discussion.

En 1894, M. René Doumic publie *Ecrivains d'aujourd'hui*. Il y donne un article sur Brunetière. Son intimité avec le directeur de la *Revue des Deux-Mondes* va commencer.

\*  
\* \*

Qui le croirait ? Leurs relations, au début, n'allèrent pas sans difficultés. Brunetière avait fait à l'Odéon une conférence sur *Tartuffe*. Il y avait soutenu cette thèse que la pièce est dirigée contre l'Eglise. M. Doumic était d'un avis contraire. Il le fit voir, au même Odéon, dans autre conférence sur *Tartuffe*. M. Brunetière, pour entendre son contradicteur, avait pris place dans une loge à côté de Porel, alors directeur de l'Odéon. A un certain moment, ne pouvant se contenir, il sortit brusquement de la salle.

Courroux sans lendemain ! En éprouvant sur lui-même la critique du conférencier, M. Brunetière en avait goûté la saveur d'indépendance et l'âpreté. Il comprit qu'il y avait là une force à utiliser, et pour la *Revue* qu'il dirigeait, et pour les idées critiques qui étaient les siennes et qu'il voulait répandre. Y avait-il, d'ailleurs, deux hommes mieux faits pour se connaître, s'estimer, s'aimer ? Y avait-il deux intelligences plus adéquates ? On ne peut en douter. Celui qui survit se plaît à dire

qu'il eut en Brunetière un « Maître d'élection ». Mais nous, tout en reconnaissant ce que l'un doit à l'autre, ne pouvons-nous les dire des frères et leur appliquer ce que Montaigne disait de lui-même et de la Boétie : « Si on me presse de dire pourquoi je l'aymoys, je sens que cela ne se peult exprimer qu'en respondant : « Parce que c'estoit luy ; parce que c'estoit moy. »..... Nous nous cherchions avant que de nous estre veus..... et, à nostre première rencontre, nous nous trousvasmes si prins, si cogneus, si obligez entre nous, que rien dez lors ne nous feut si proche que l'un à l'autre. »

Et, tout de suite, Brunetière, appelant M. Doumic à la *Revue des Deux-Mondes*, se faisait remplacer par lui à la chronique littéraire, et lui confiait en même temps la chronique dramatique tenue jusqu'alors par M. Camille Bellaigue. Tous les articles écrits ainsi au hasard de l'actualité littéraire ou même sociale, à l'occasion d'un livre qui révèle un écrivain nouveau ou continue la lignée d'un auteur notoire, à propos d'une pièce où apparaît une formule théâtrale nouvelle, nous les retrouvons dans les *Essais sur le Théâtre contemporain, Hommes et idées du XIX<sup>e</sup> Siècle*, et surtout dans la magistrale série des six volumes qui portent ce titre : *Etudes sur la littérature française*.

\*  
\* \*

Au mois de mars 1898, M. René Doumic s'embarquait pour l'Amérique, appelé à inaugurer la série de conférences françaises qu'instituait à l'Université de Harvard, cette année même, un jeune étudiant de cette Université, M. James H. Hyde.

La tâche était délicate. Un insuccès des premières conférences aurait probablement dissuadé les Etats-Unis de persévérer dans l'entreprise. Mais M. Brunetière, revenant d'Amérique où précisément sa parole avait soulevé l'enthousiasme, sans qu'elle eût été officiellement sollicitée comme allait l'être désormais, chaque année, celle d'un conférencier français, avait été chargé de choisir l'orateur initial. Sans hésiter, il désignait son nouveau collaborateur en qui — tous les témoins de leurs relations le savent — il voyait un autre lui-même. Le succès fut complet. Le conférencier traça l'histoire du Romantisme en huit leçons, à Harvard, puis parla des actualités littéraires aux Universités de Boston, New-York, Washington, Chicago, etc... Le Canada ensuite entendit sa parole. Chaque fois, près de quinze cents auditeurs l'applaudissaient.

L'habitude dès lors était prise. Les années suivantes, M. René Doumic devait avoir pour successeurs, aux chaires universitaires des Etats-Unis, MM. Edouard Rod, Henri de Régnier, Léopold Mabileau, Gaston Deschamps, etc... Et depuis

deux ans, la réciproque s'est établie par l'envoi d'un conférencier américain à la Sorbonne ou au Collège de France.

A Paris, entre deux articles de la *Revue des Deux Mondes*, M. René Doumic continue de parler en public. Il est, avec Jules Lemaître, un des causeurs que l'on va le plus volontiers entendre. D'une taille au-dessus de la moyenne, mince, avec une très légère tendance à se voûter — l'habitude de se pencher sur les livres — l'air très doux, très fin qu'ont certains aristocrates de l'intelligence, blond, les cheveux souples rabattus sur le front que cependant ils ne dissimulent pas, la barbe effilée prolongeant son visage déjà tout en longueur et semblant l'affiner encore, les yeux enfoncés sous de profondes arcades sourcilières comme pour mieux se recueillir et très clairs néanmoins et très vifs, M. René Doumic est allé s'asseoir à la table d'où il va parler. Il n'a que des notes devant lui, très peu de notes sur quoi il improvise avec autant de sûreté que d'élégance. Sa voix, très claire, articule remarquablement. Pas une syllabe n'est perdue. Et l'entendre lire des vers est un régal. Il eut l'occasion d'en lire beaucoup en 1906, devant l'auditoire élégant qui se pressait à la Société des Conférences, boulevard Saint-Germain, pour écouter ses entretiens sur Lamartine. Diseur et liseur il eut double succès. Il venait précisément de publier ce délicieux petit livre, les *Lettres d'Elvire à Lamartine*, dont il sera question plus loin.

Enfin, chaque été, sa parole admirablement renseignée informe de notre littérature les auditeurs de l'Alliance Française. L'Alliance Française est une œuvre dont on ne saurait dire trop de bien. A tous les étrangers qui ne peuvent venir à Paris que pendant les vacances, c'est-à-dire à une époque où cours et conférences sont suspendus, aux instituteurs, à tous ceux qui ont mission d'enseigner, et qui veulent progresser, se perfectionner dans notre langue et dans notre littérature, l'Alliance Française offre les conférenciers les plus doctes et les plus éloquents. C'est à ce véritable apostolat que, — depuis quatorze ans ! — quand Paris est à la mer ou à la montagne, se livre M. René Doumic.

## II

« M. Doumic, a dit Emile Faguet, est tout au premier rang de la critique française. » Et M. J. Ernest-Charles, les rapprochant l'un de l'autre, a déclaré : « Ces deux excellents esprits sont des esprits parents... Et tous deux possèdent ce qui manque le plus aux critiques de tous les temps : l'autorité. »

M. Ernest-Charles, qui n'est point dépourvu de cette même autorité, aurait pu ajouter qu'elle fait défaut surtout aux représentants de la critique boulevardière, soumis aux caprices de la mode ou aux exigences de la publicité, et qui, pour la plupart, n'ont connaissance de la littérature française qu'à partir de Victor-Hugo. Ils sourient pourtant, ces gens du boulevard, quand vous leur parlez d'un Doumic, et, non contents de sourire, ils prouvent à nouveau leur ignorance en s'écriant : « Oui, le normalien, l'universitaire, le professeur, celui qui était fort en thème et qui l'est demeuré, un autre Brunetière, quoi ? » Parmi beaucoup d'autres choses, ils ignorent celle-ci qu'en fait de



diplômes, Ferdinand Brunetière ne possédait que celui de bachelier ! — Mais c'est justement parce qu'ils furent universitaires, normaliens, forts en thème, que les Faguet, les Lemaître, les Doumic, rendent des jugements solidement appuyés, des arrêts concordant avec les règles du goût et les lois de l'art littéraire ; c'est parce que rien ne leur est étranger de tout ce qui a été écrit dans le passé qu'ils sont à même d'élargir, d'approfondir un débat sur telle œuvre contemporaine ; c'est pour toutes ces raisons, en un mot, qu'ils sont compétents et détiennent l'autorité.

\*  
\* \* \*

Une prodigieuse connaissance de toutes les littératures, et surtout de la nôtre, se révèle à chaque page des ouvrages sur la littérature française, ancienne et moderne, si drus, si pleins, si nourris de faits et d'idées, de M. René Doumic. De la *Cantilène de Sainte-Eulalie* au dernier roman contemporain, il connaît tout, il a tout lu, et il est aussi compréhensif qu'érudit. Mais il est loin de pratiquer la critique, ainsi qu'il l'a si joliment dit, « comme un art de jouir de soi par les livres. » Il n'est pas non plus de ceux qui jaugent l'excellence d'une œuvre d'après le plaisir qu'ils ont ressenti à la lire, sans se douter qu'ensuite il faudrait encore jauger la qualité de leur plaisir. Il n'a rien du critique égoïste qui, soucieux de sa personnalité

avant tout, ne cherche à travers les livres que soi-même. Il considère que sa mission, plus haute, doit ressembler à un sacerdoce. Il oublie tout de lui. Il croit, en outre, qu'il existe des canons du beau. Il ne changera pas d'opinion, demain ni jamais, sur tel auteur qu'il a jugé une fois, si rien n'est intervenu qui transforme la physionomie de cet auteur. Il est ferme dans ses convictions. Il est un bloc. Il est le critique qui croit, en compagnie de Brunetière, à des dogmes. Comme lui, il pense que si la critique cesse d'être objective, sa raison d'être disparaît. Il est, par suite, avec son maître, tout à fait différent de l'éclectique Emile Faguet, qui n'admet pas « une forme de beau valable pour tous les temps », et de l'impressionniste Jules Lemaître à qui certains livres font « trop de plaisir, trop aigu, et qui s'enfoncé trop dans la chair. »

Ce que la critique ainsi conçue perd en agrément, elle le regagne en profondeur, et si elle avait besoin d'une justification, la voilà. D'ailleurs la tolérance ne perd pas ses droits. Rien n'est définitif. Ce mot n'a aucun sens quand il s'agit de travaux historiques ou littéraires. Donc, le critique doit dire : « Je n'abandonne nullement mes idées. Je m'y tiens, au contraire, et j'y tiens. Mais j'admets qu'un autre pense autrement que moi. Au point de vue où il se place, il se peut qu'il ait raison. » Le critique, d'autre part, chaque fois qu'il est « rempli de confiance en soi, a tort ; il se montrerait plus sage en se montrant plus modeste. Mais il fait son

devoir quand, au lieu de s'abandonner à l'émotion, il y résiste et la domine, pour déjouer les prestiges par lesquels un art ou grossier ou trop habile surprend les suffrages de la foule. »

La « critique des beautés », dans ces conditions, s'efface devant la « critique des défauts. » Aussi bien, l'admiration, « en tant que principe directeur dans les affaires de la critique, n'est-elle pas une maîtresse d'erreur ? » Mais est-ce à dire que la critique doit être « un instrument de chicane et un procédé de dénigrement ? » Non pas, et « la sympathie est à la base de l'intelligence ». Que, cependant, cette sympathie sache bien à qui elle s'adresse.

Une critique telle ne saurait manquer de susciter des inimitiés multiples. M. Brunetière était l'homme de France qui avait le plus d'ennemis. L'auteur des *Ecrivains d'Aujourd'hui* les énumère : les naturalistes, les Hugolâtres, les Baudelairiens, les Verlainiens, une grande partie des auteurs dramatiques, enfin, tous les dilettantes qui haïssent « l'horrible certitude ». Il est bien probable qu'aucune de ces hostilités n'a été épargnée à M. René Doumic et il ne serait point étonnant qu'il eût, avec un légitime orgueil, songé à lui-même, en écrivant de l'auteur de l'*Évolution des Genres* : « Une critique qui soulève autour d'elle tant de réclamations, c'est la preuve à tout le moins qu'elle existe, qu'elle est vivante et bien vivante. »

\*  
\* \*

Maintenant que nous connaissons la manière dont le critique de la *Revue des Deux-Mondes* entend son rôle, examinons de quels principes il se réclame, sur quelles idées générales il s'appuie et comment il se comporte vis-à-vis des œuvres littéraires, surtout celles d'aujourd'hui.

Tout d'abord il a ce souci de veiller sur la dignité de la littérature. Il s'est institué le chevalier servant de cette grande dame, pour l'avoir vue trop souvent patauger au ruisseau, et fait désormais bonne garde auprès d'elle ! Dans un article où il malmène terriblement Zola, il affirme que l'auteur des *Rougon-Macquart* « n'est tout à fait à son aise que dans l'étude des milieux où l'humanité subsiste à l'état rudimentaire », et il déclare encore « que jamais ce romancier ne s'est montré plus grossier que lorsqu'il s'est efforcé d'être délicat ». A côté de ces réflexions de moraliste il notera, en homme de lettres, que M. Zola n'a « pour la littérature que peu de goût et un respect médiocre.... De l'antiquité et de nos grands siècles littéraires, il ne sait que ce qu'en peut apprendre sur les bancs du collège un élève qui s'y ennuie. Comme tous les illettrés, il fait commencer l'histoire de la littérature aux contemporains. Par contre, il professe pour la science une admiration béate et inintelligente ». Et donc,

voici acquis que l'ignorance de la littérature n'est pas moins odieuse à M. Doumic que le bas naturalisme.

Ailleurs, le moraliste se manifeste plus nettement encore : « Nous n'admettons pas que la littérature ait été spécialement inventée pour nous remettre en mémoire les raisons que nous avons de nous mépriser nous-mêmes ». Et, à propos de Brantôme, il déplore que certains écrivains d'aujourd'hui nous montrent plus que jamais « la bête en train de s'ébattre ». « Les honnêtes dames » continuent « d'occuper la littérature et d'emplir les livres de récits d'exploits qui ne sont pas sans analogie avec ceux de leurs aïeules ». Or, nous avons trop de christianisme dans le sang pour « traiter des choses de la chair sans faire acception d'aucune idée de morale ».

A tout instant M. René Doumic manifeste ce noble acharnement contre toute œuvre qui « se sent des bassesses du cœur. » Il a affirmé : « La vie littéraire est une vie de lutte ». C'est donc sans hésitation qu'il fonce sur les littérateurs qui lui paraissent dépourvus de morale. Alors ce sont de redoutables pages. Certaines d'entre elles ont été considérées par de bons esprits comme regrettables. Celui qui a dit que le devoir de la jeunesse, c'est de s'amuser, Mürger, semble au critique un être répugnant et un de nos plus piètres écrivains. Passe pour Mürger, mais voici qu'il reproche à Paul Verlaine d'avoir « trainé sa

veulerie du café borgne à la prison, de la prison au confessionnal, du confessionnal à la brasserie mal famée, de la brasserie à l'hôpital», et d'avoir « enfin donné une forme d'art aux suggestions de l'alcoolisme et au ressouvenir de vices innommables ». Ah ! que de colères souleva cette diatribe ! Il faut reconnaître qu'elles étaient légitimes. Est-il possible sans injustice de rendre Verlaine responsable de son existence à vau-l'eau ? Il était l'ingénuité même. Ah ! qu'elles furent ingénues, ses fautes, et qu'ils furent ingénus, ses repentirs ! A l'heure de sa mort, c'est une âme de premier communiant, toute blanche, qui s'est envolée vers Madame Marie, et, quand il l'a reçu dans son Paradis — car il y a un Paradis, n'est-ce pas ? — le Seigneur a dû dire : « Laissez venir à moi ce petit enfant ! » Un enfant qui aime, un enfant qui pèche, un enfant qui se repent, un enfant qui prie, c'est tout Verlaine ! *Sagesse* corrige *Parallèlement*. Après la folie de la chair, c'est, en toute simplicité, la folie de la croix : « Pardonnez-moi, mon père, parce que j'ai péché ! » Et voilà pourquoi, dans l'œuvre de ce douloureux et de ce croyant qui, au moyen-âge, eût écrit l'*Imitation*, rien n'est comparable aux strophes agenouillées de *Sagesse*. Paix au pauvre Lélian !

\*  
\* \*

« A travers les œuvres de l'intelligence, de l'imagination et de la sensibilité d'un peuple,

quelque chose de permanent se perpétue et reste identique à lui-même, c'est ce qu'on appelle la tradition. » S'il n'était plus au monde qu'un défenseur de la tradition, ce serait M. René Doumic. A propos de Houdar de la Motte et de la querelle des Anciens et des Modernes, il montre que leur modernisme a coûté cher aux écrivains du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il leur a fait perdre le sentiment de l'art. Dégageons-nous donc du modernisme, « non pour nous mettre en travers du mouvement de notre époque, mais pour le dominer. C'est à quoi sert la tradition. » Et, pour que nul n'en ignore, il précise en quoi cette tradition consiste : « Aimer la clarté, la mesure, le bon sens et le bon goût, considérer comme secondaires les qualités qui sont de pure forme, n'attacher de prix qu'à la vérité humaine enfermée dans une œuvre », en un mot, avoir le goût classique.

La défense de la tradition ne va pas sans un combat incessant contre les « amuseurs », les « charlatans » de lettres, et ceux dont l'engouement pour certains auteurs étrangers ne tarderait pas, si on les laissait faire, à dénationaliser notre littérature. Il y a des renommées factices qu'il faut abattre, des réputations en baudruche qu'il est urgent de dégonfler. Le destructeur d'autorité qu'a été Diderot, celui qui disait : « Mes pensées, ce sont mes catins », est flétri par M. René Doumic ; Chamfort et Rivarol « témoignent du sort qui est réservé à la littérature, du jour où elle consent à

n'être qu'un amusement pour égayer les dernières heures d'une société qui succombe à la dissipation et à la frivolité ». Au XIX<sup>e</sup> siècle, les Goncourt ont une façon d'écrire qui ressemble à de la « clownerie », à de l' « acrobatie » ; leur modernité n'est pour eux « que ce qu'il y a d'extérieur, d'accidentel, d'exceptionnel et de passager dans la vie d'un temps... Ils sont absolument dépourvus de tout ce qui ressemble à une idée. » Leur œuvre, « sans au delà, ne fait ni rêver, ni penser. » Ils ne trouvent grâce enfin, devant leur persécuteur, qu'à l'occasion du « morceau » qu'ils « réussissent. »

On sait que M. René Doumic n'est pas seul à penser ainsi. Avant lui, Barbey d'Aurevilly avait appelé les Goncourt « les frères Franconi de la littérature caparaçonnée et empanachée ». Et M. Emile Faguet a écrit : « Ils occupèrent une grande place dans la littérature, à vrai dire je ne sais pas pourquoi, peut-être parce que la curiosité du style se confond avec le soin du style, et que l'étrange labeur que les Goncourt mettaient dans leurs écritures et l'étrange résultat de ce travail les faisaient prendre pour des écrivains... » Il faut cependant enregistrer leur nom, « sans croire que la postérité doive le recueillir. »

Tout de même, cette impitoyable sévérité est-elle justifiée ? Les Goncourt paraissent bien avoir été les plus grands amoureux de la littérature qu'on ait jamais vus. « Ces graveurs sur pierre fine de la prose », comme disait d'eux Théophile Gautier,



ont tout sacrifié à leur amour. L'un d'eux se dépeint, dans le *Journal*, « une sorte d'écorché moral et sensitif, blessé à la moindre impression, sans défense, sans enveloppe, tout saignant. » C'est leur existence d'artistes éperdument voués à la recherche des moindres particularités de la vie extérieure qui les avait conduits à ce paroxysme de la nervosité. Presque des stigmatisés ! Mais aussi c'est à cet état morbide que sont dus leur coloris incomparable, l'inattendu de leurs épithètes, la richesse de leurs visions. Ils n'ont pas écrit un seul roman parfait d'un bout à l'autre, c'est entendu. Mais du moins, ces « morceaux » dont M. Doumic leur concède la réussite, sont admirables, et tel d'entre eux, notamment la promenade sur la Seine, dans *Manette Salomon*, qui se termine par ces mots : « et la bêtise même des femmes rêvait. » serait digne d'entrer au Salon Carré du Louvre ou à la Tribune des Offices, s'il y avait des musées pour la littérature.

N'oublions point par contre que, si la férule de M. René Doumic n'avait pas fait son office à certains moments bien déterminés, la faveur du public serait parfois allée étourdiment à des œuvres du genre de celles que perpète M. de Montesquiou-Fezensac. Le critique reconduisit hors de la littérature ce comte, à l'heure où il en était temps encore. Un instant de retard, et l'auteur du *Chef des Odeurs Suaves* passait peut-être grand poète. Ce malheur fut évité aux lettres françaises par un article cinglant d'ironie, éblouissant de

persiflage, que M. René Doumic publia dans *Les Débats* et qu'il a recueilli, pour la joie de la postérité, dans son volume *Les Jeunes*.

La vengeance de M. de Montesquiou consista en un bref, mais pesant poème qui figure dans *Le Chef des Odeurs Suaves*, au *Jeu Floral III* de la partie II dite *Rue des Fleurs Claires* (sic). Voici ce poème.

### PRIÈRE CONTRE MONSIEUR DOUMIC

*Pourquoi ne donne-t-on pas toujours  
de jolis noms aux fleurs ?*

RENAN.

Mon amour des énumérations verbeuses,  
Féru de Rabelais qui s'y livra souvent,  
Traçait naguère ici les syllabes affreuses  
Des noms d'horribles fleurs que remporta le vent.

Or un Monsieur Doumic prit assez mal les choses,  
Sans voir que mon sourire aimait son sérieux,  
Qu'il est d'autres massifs que les massifs de roses  
Et que « tout genre est bon hors le genre ennuyeux ».

Seigneur qui haïssez le pédant réfractaire,  
Mais qui gonflez mes vers, étant très bon public,  
Faites qu'ils soient longtemps adorés sur la terre  
Quand on ne saura plus qui fut Monsieur Doumic.

C'est sans doute la présente biographie qui fera connaître à M. René Doumic l'existence de ce factum. Nul moins que lui n'a souci de l'opinion des autres et de ce qu'ils peuvent écrire sur son compte. Les agences chargées par les gens de

lettres de recueillir dans les quotidiens et les périodiques toute phrase où l'on parle d'eux, seraient vite obligées de fermer boutique si tous les écrivains ressemblaient à M. Doumic. Les colères nombreuses qu'a soulevées sa critique ne l'ont jamais ému. Il les ignore. Aussi bien, les connaissant, ne s'en préoccuperait-il pas davantage. Le critique comme le poète peut posséder une tour d'ivoire. M. Doumic n'est jamais descendu de la sienne. C'est une force de plus, parmi toutes celles dont il dispose.

\* \* \*

L'éloge, d'ailleurs, quand M. Doumic l'accorde, n'est pas moins net et définitif que le blâme. Si Beyle lui semble dépourvu de sens moral et d'intelligence — Emile Faguet l'appelle quelque part un niais —, « en suivant le principe de l'énergie à travers notre vie moderne, en recherchant les formes qu'il y peut prendre, les effets qu'il y peut produire, il a écrit un des livres qui comptent dans la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle (*Le Rouge et le Noir*) et créé un type qui est significatif d'une époque. » Plus près de nous, voici les louanges de Maupassant qui défie toute rivalité dans la nouvelle, et dont le style est « la perfection elle-même » ; de Paul Bourget qui est un « tendre » et dont « tous les personnages ont un cœur sur qui tout fait blessure. » Cet article est un chef-d'œuvre d'ingéniosité, de grâce, d'élégance, de compréhension et aussi de...

divination, puisque M. René Doumic, l'écrivain avant l'évolution de Paul Bourget, y faisait déjà cette remarque si fine, si délicate, que, même parmi les histoires de la chair racontées par le romancier, « une sorte de spiritualité est répandue », et qu'il y flotte « un parfum de christianisme. » Alphonse Daudet a le charme de ces coteaux modérés dont parlait Sainte-Beuve, et il faut voir en lui « l'écrivain le plus aimable de la génération et celui qui, en même temps, a donné de la société où il a vécu l'image la plus large, la plus variée, la plus fidèle. » L'originalité de M. Anatole France est « d'avoir trouvé dans les grâces fluides de son style une forme appropriée à la doctrine de l'universel écoulement. » Ses livres sont délicieux : « Il n'y a pas dans notre littérature de modèles plus achevés d'une causerie libre, abondante et ornée, égayée par la fantaisie, fertile en propos d'une grâce ailée. » Une heureuse transformation est notée dans le talent de Loti. Ses idylles étaient jadis « de vulgaires et déplaisantes histoires. » Mais maintenant *Ramuntcho* montre « tout ce qu'il a dû ajouter à ces médiocres épisodes de sa vie pour que le récit devienne si poignant, si chargé de poésie. » Les livres de Jules Lemaître offrent « le modèle d'une sagesse tempérée, railleuse et indulgente, ironique et tendre. » Enfin, M. René Bazin doit être aimé « pour ce qu'il y a dans ses œuvres de délicatesse d'âme et d'élévation de sentiments, et pour le courage de rester honnête et chaste. » Il faut

l'aimer encore pour avoir su « nous intéresser à l'âme des paysans. Cela nous repose de la société inquiète et nerveuse, secouée de mille frissons, malade et détraquée, qui défraye la plupart des romans modernes. »

\* \* \*

Les études sur le théâtre de M. René Doumic ne le cèdent, ni en importance, ni en combativité, à ses études sur la littérature. Peut-être même sont-elles encore plus batailleuses, l'action d'une pièce sur les foules étant autrement plus considérable que celle d'un livre, si lu qu'il soit, et la responsabilité morale de l'auteur dramatique s'en trouvant d'autant plus engagée. Prends garde, écrivain qui vois ce soir les chandelles s'allumer pour ta *première* : ce spectateur d'aspect placide, d'apparence douce et méditative, dispose de la plus considérable revue de France pour répandre ses idées. Or, il n'obéit qu'à sa conscience, est insensible à ces camaraderies qui jouent un si grand rôle dans la vie littéraire à Paris, ne se laisse influencer par aucune considération extérieure. Si donc ta pensée ne concorde pas avec la sienne, si ton œuvre tend à faire brèche aux principes qu'il défend, une exécution en règle t'est réservée. Avec M. René Doumic, il faut t'attendre à toutes les sévérités. C'est son droit. Il l'exerce à son honneur.

Les impressions de théâtre de M. Doumic tiennent jusqu'à présent dans trois volumes. Le premier, qui date de 1893, est intitulé : *de Scribe à Ibsen*. L'auteur y prône le théâtre d'idées. Après avoir signalé l'indigence de la pensée comme une des caractéristiques des littératures réaliste et naturaliste, il montre les hommes qui sont arrivés à la vie littéraire aux environs de 1880, « soucieux de toutes sortes de problèmes, curieux d'idées, inquiets du sens de la vie. C'est cette tendance qui avait renouvelé déjà les autres parties de la littérature, mais parce que le théâtre est toujours un peu en retard, et plus lent à se transformer, elle commence seulement à travailler la littérature dramatique ».

L'important au théâtre, pour M. Doumic, est qu'on « arrive à mettre en son jour un coin de la vérité humaine, à faire venir jusqu'au public des idées neuves pour lui, et à tenir des centaines d'hommes unis dans une même émotion. »

Dans les *Essais sur le Théâtre contemporain* (1886) il semble un peu désenchanté. Il se demande si l'on parviendra à créer un « genre fait d'analyse et d'observation, prenant pour sujet ce qu'il y a dans notre nature de durable, de général, de largement humain, et qui serait une sorte de transposition de notre tragédie classique. On l'essaie sans y avoir encore réussi ». Mais une satisfaction est donnée à l'ancien professeur de Stanislas : la Comédie Française a joué les *Roma-*

nesques. L'article est charmant. Il faudrait pouvoir le citer tout entier. La Comédie Française à l'époque des distributions de prix « nous a conviés à un divertissement scolaire », voulant récompenser Rostand, « écolier laborieux et farceur.... Elle est, cette pièce, tout éclatante de jeunesse ». Et tout porte à croire « que ce brillant début est celui d'un écrivain qui pourra fournir une carrière au théâtre ».

M. Doumic reparlera longuement de Rostand, avec enthousiasme, dans son troisième volume *le Théâtre Nouveau* (1908). Et voici l'explication qu'il donne du succès mondial de *Cyrano*. Ce succès « s'explique parce que la pièce contient en elle tout ce que le public — quelles que soient la nature, la composition et la nationalité de ce public — va chercher au théâtre.... Elle réunit tout ce qui plaît et qui plaît à tous, tout ce qu'on aime et dont on ne se lasse pas ». D'abord la gaieté. Ici elle déborde ; « elle vous entre par les yeux, par l'esprit, par l'oreille... ». Puis « la plaisanterie gaie », les mots drôles : « il est des mots qui ont... une bonne tête... M. Rostand connaît à fond ces ressources de comique qui résident dans la langue elle-même. C'est ainsi qu'il a su, d'une main prodigue, répandre dans *Cyrano* la drôlerie facile et sûre, la belle humeur insouciant et l'éblouissante gaieté ».

C'est aussi l'émotion, celle qui fait « perler au bout des cils une larme sitôt évaporée » ; non

« ce fond de tristesse où toutes choses aboutissent et finissent, mais une mélancolie résignée et souriante... Le public est sentimental ».

Tout cela, c'est la sympathie pour l'auteur. Mais il y a encore la sympathie pour son héros. Etant laid, Cyrano ne peut être que spirituel ; étant grotesque, il ne peut avoir qu'un cœur d'or. « L'antithèse romantique veut que dans un corps difforme habite une belle âme. Cyrano est cette antithèse qui marche ». Enfin, il a l'âme fière, c'est « le bohème sublime dans son manteau magnifique et troué », et c'est un de ces « grands méconnus » que la foule prend avec amour sous sa protection.

L'éloge n'est pas aussi absolu pour *L'Aiglon*. M. Rostand s'est jusqu'ici « abandonné à l'ivresse heureuse de son jeune talent, il s'est laissé aller à la griserie des mots, il s'est amusé aux effets de scène, aux jongleries de style et de versification, et l'art a été pour lui un jeu. Il a pris pour ses maîtres Scribe et Banville. Ce sont des maîtres dangereux. Le moment est venu pour M. Rostand d'échapper à leur influence et de renoncer à des procédés dont la tyrannie compromettrait l'œuvre que nous devons attendre de sa maternité. »

Espérons en *Chantecler*...

Le *Théâtre Nouveau* passe en revue dix années de production dramatique, dix années pendant lesquelles le public des grands théâtres a pu apprécier « l'âpreté douloureuse » de Paul Hervieu,



« la finesse avertie » de Jules Lemaître, « la grâce spirituelle et tendre » d'Edmond Rostand. Le même public a pu se convaincre que deux genres dominant dans le théâtre d'aujourd'hui : le théâtre où l'on donne à rire, et le théâtre où l'on prêche. Si la gaieté de celui-là est « faite trop souvent de polissonnerie », l'enseignement de celui-ci ne laisse pas, quelquefois, de disposer au baillement. Or, « l'objet de la comédie n'est pas de prêcher, ni même de faire rire : c'est de peindre au vrai les mœurs de la société moyenne », avec des personnages qui ne soient pas des fantoches, des états d'âme qui ne soient pas de pure fantaisie... », et de s'attacher à reproduire exactement la vérité des conditions et celle des sentiments. La critique, en cette occurrence, pourrait jouer un rôle d'avertissement et de sauvegarde vis-à-vis du public et des auteurs. Mais, « prise entre les exigences croissantes de la camaraderie et l'envahissement progressif de la réclame, la critique est en train de disparaître », alors qu'elle devrait se maintenir comme « une force mise au service de l'art contre les sollicitations qui l'invitent à s'abaisser. »

Elle ne disparaîtra pas complètement, dans tous les cas, tant qu'un René Doumic sera là. Il n'est dupe de rien ni de personne. Ce n'est pas lui qui mêlera sa voix au concert d'éloges boulevardiers accueillant chaque nouvelle pièce de M. Alfred Capus. Les héros de M. Capus ont, « avec une apparence de détachement et un parti-pris de

blague, un contentement d'eux-mêmes, une suffisance et une fatuité qui, quelque jour, les feront paraître insupportables ; mais c'est actuellement le genre qui plaît. » *L'Adversaire* est, d'ailleurs, « une jolie comédie », mais il faut lui refuser « une certaine sorte d'éloges » et les réserver pour les auteurs qui, « se faisant du métier dramatique une autre conception que celle dont se sont contentés MM. Capus et Arène, essaieraient d'apporter au théâtre une forme de quelque nouveauté, de mettre dans une œuvre un peu de pensée, d'observation et d'inquiétude morale. »

M. Henri Lavedan est de ces auteurs, à condition qu'il cesse d'être « un peintre de mœurs qui n'est curieux que de mauvaises mœurs. » Il a cessé de l'être dans *Le Marquis de Priola* où il a « fait œuvre d'observateur, de moraliste et d'écrivain ». Don Juan présenté par un auteur « qui non seulement ne l'aime pas, mais qui n'a même pour lui aucune espèce d'admiration, voilà ce qui est nouveau ». Suit le plus intéressant exposé du Don Juanisme, depuis le héros croyant et chevaleresque de Tirso de Molina jusqu'au bellâtre contemporain, en passant par le Don Juan impie du XVII<sup>e</sup> siècle, le Don Juan pervers, « froid, sec, inhumain, » du XVIII<sup>e</sup>, et celui dont les romantiques ont fait « un chercheur d'idéal ». M. René Doumic triomphe dans ces vues d'ensemble ; il excelle à retracer comme en de grandes fresques les développements qu'a pris, à travers les âges, tel thème

fameux intéressant toute l'humanité et traité par toutes les littératures. Et, ce faisant, il se montre un semeur d'idées générales au geste le plus large.

Enfin, un chapitre, non le moins attachant, du *Théâtre Nouveau*, s'occupe du « Théâtre déliquescence ». C'est « notre plus récente formule dramatique. » C'est l'adaptation à la scène de cette déliquescence qui consiste à tenir « le bon sens pour suspect », à s'émouvoir à faux, à ébranler « certaines notions » dont la ruine pourrait bien être en même temps celle de l'édifice social, à faire accueil à toutes les bizarreries, bref : tout ce qui contribue au « désarroi des consciences », et aux « égarements de la sensibilité ».

Le *Voleur* de M. Bernstein, où une amoureuse, qui a volé pour payer les dettes de son amant, reste sympathique, est « la forme brutale du théâtre déliquescence » ; *Poliche*, de M. Bataille, où il eût fallu « faire ressortir la hideuse vilénie des types » dont se compose le monde de la fête, en est « la forme sentimentale » ; et la pièce *Les Mouettes*, de M. Paul Adam, en est « la forme sévère » : la question en cause n'y est-elle pas de « chercher s'il n'y a pas lieu, en certains cas, de divorcer par amour et par piété chrétienne ? » Qu'on « ait présenté comme défendable une solution qui est proprement une monstruosité, et qu'on l'ait supposée conforme à l'esprit du christianisme, cela même est la marque de la déliquescence ».

\*  
\* \*

Il reste à parler des *Lettres d'Elvire à Lamartine*, publiées avec commentaire par M. René Doumic. Lamartine n'avait pas fait un sacrifice total. Quatre lettres sauvées des flammes reposaient dans un carnet de deuil, avec une mèche de cheveux de Julie Charles, au fond d'un tiroir secret du cabinet de travail de Saint-Point. Au début de son commentaire d'une si souple allure, si pieusement attendri et en même temps si averti, M. Doumic exprime comme une crainte d'être indiscret.

« Elvire ! Comme on eût aimé qu'elle fût restée pour nous un nom poétique, une figure immatérielle noyée dans la brume chaude dont l'avait enveloppée la poésie des *Méditations* ! Ce qui d'elle avait passé dans les vers harmonieux et purs qu'elle a inspirés, c'est cela seul que nous eussions dû en connaître. Mais le poète lui-même a voulu qu'il en fût autrement ». Par les demi-confidences de *Raphaël* notre curiosité est éveillée sans être satisfaite. « Nous nous serions réjouis de ne rien savoir ; nous ne pouvons nous contenter d'indications suspectes. Ce n'est pas notre faute si nous tenons aujourd'hui cette vérité qu'on nous a dérobée en nous la promettant. »

Et par ces lettres, par cette reconstitution du milieu, de l'atmosphère, nous voici au courant d'un amour que, dans son exaltation romanesque, Julie appelait une vertu. Elle mourut le 18 décem-

bre 1817. Mais, Julie morte, Elvire allait vivre dans le génie de celui qu'elle avait inspiré. Bien-faisante et opportune inspiration. Qui sait, se demande le subtil commentateur, si, sans cet amour, Lamartine eût écrit les *Méditations*? Elvire « personnifia pour lui tout le travail de sensibilité qui, depuis des années, s'était fait dans les âmes. Heureux ce jour d'été qui, dans la chère vallée d'Aix, montra Elvire à Lamartine. Ce jour-là, sous les traits de la femme qu'il allait aimer, c'est toute la poésie nouvelle qui vint au-devant du premier de nos poètes modernes. »

Que la touchante et mélancolique Elvire soit, pour ce bienfait, bénie !

\*  
\* \*

M. René Doumic, à part son *Histoire de la Littérature française*, n'a donc écrit que des articles. Mais quel « artichier », pour employer un mot des salles de rédaction ! En dix ou vingt pages, quelquefois moins, il dit tout l'essentiel sur l'œuvre à réhabiliter ou à honnir, sur la réputation insolemment usurpée à faire rentrer dans l'ombre, sur l'estime au contraire qu'il faut accorder à tel écrivain oublié par le succès. C'est, dit M. Emile Faguet, que « se promener autour d'un livre, y entrer, en sortir, le tenter par un endroit, le tenter par un autre, flâner autour, flâner dedans (ce qui du reste, est délicieux), n'est pas, très évidemment,

un plaisir recherché par M. Doumic, et n'est aucunement son allure. » Il va droit au but et bataille tout de suite, pour le goût français, la tradition, les idées morales, les bonnes mœurs dans la vie et dans la littérature. Par de telles et si hautes aspirations la critique littéraire prend une importance sociale. Il faut donc admirer profondément une ténacité, une ardeur de polémique, une indépendance et un courage qui ont ce résultat d'assurer la protection des lettres françaises et de la morale. Ce n'est pas assez de lire ses études ; il faut les relire et s'en pénétrer. Sachant tout, il a parlé de tout, même de ce qui n'est pas la littérature. Et, pour ceux qui vivent dans le monde de la pensée, méditent, lisent, écrivent, il y aura toujours profit à ouvrir ses livres. Au surplus, outre l'émerveillement de découvrir en sa compagnie tant d'idées souvent neuves, toujours caractéristiques et pleines d'intérêt, ils auront encore la satisfaction de fréquenter un style qui a grand air. Ce n'est pas la phrase brève, saccadée, trépidante, comme impatiente de se débarrasser de ce qu'elle a à dire, de M. Emile Faguet. D'autre part, ce n'est pas la grande période à la Brunetière, qui n'est point pressée, celle-là, d'en finir avec l'idée, et s'encombre de qui et de que, sans, d'ailleurs, qu'aucun embarras en résulte, quoi qu'on en dise. C'est une façon d'écrire étonnamment simple, claire, nette et en même temps incisive. Nul effort, nul éclat aux passages où il faut hausser

le ton. Cette langue est prodigieuse de calme, de limpidité et d'aisance. Et elle se prête à l'expression de toutes les idées comme un beau fleuve sans remous est docile aux méandres de son lit.

L'Académie Française a reconnu ces mérites éclatants par l'attribution du prix Née à M. René Doumic, voici sept ou huit ans, pour l'ensemble de son œuvre. Il convient maintenant qu'il prenne place sous la coupole. Il s'est présenté en 1907, au fauteuil d'Albert Sorel, en concurrence avec MM. Maurice Donnay et Marcel Prévost. Donnay l'a emporté. C'était prévu et notre critique n'avait fait acte de candidat que pour prendre rang et date. Il se présente aujourd'hui au fauteuil de Gaston Boissier. Tout porte à croire qu'il aura cette fois sa revanche.

C'est dans les œuvres littéraires  
que les hommes inscrivent les  
réponses qu'ils apportent aux problèmes  
qui font leur commun et leur éternel  
tourment. La littérature réalise les  
idées qui n'ont qu'ébauchées dans  
la vie ou enfoncées dans l'expérience  
donne témoignage de démentis. Elle témoigne  
du constant effort que fait l'humanité  
dans la recherche du Vrai et du Bien.  
C'est parce qu'elle touche à la morale

René Doumic

AUTOGRAPHE DE M. RENÉ DOUMIC.





## OPINIONS

### **D'Emile Faguet :**

« M. Doumic est tout au premier rang de la critique française. Cette haute situation littéraire, il la doit d'abord à son érudition, qui est très étendue, à la forme, très nette et incisive, de son style, à son goût qui est celui, ce me semble, de la majorité des lettrés français, en donnant au mot de lettré, qu'on prodigue trop, son véritable sens ; il la doit enfin au « courage critique » qui ne l'abandonne jamais, et qui est une qualité de plus en plus rare dans la littérature française.

« M. Doumic, non seulement ne dit jamais que ce qu'il pense, ce qui est relativement assez fréquent ; mais il va sans timidité jusqu'au bout de ce qu'il pense et n'en dérobe rien au public..... Aussi capable qu'un autre, et il le prouve dans le présent volume, de tracer d'un parfait sceptique un délicieux portrait, digne du pin-

ceau de l'original lui-même, il ne peut pas, il ne pourrait jamais mettre un grain de scepticisme dans son esprit, ni même dans sa manière..... Je crois qu'il lui serait impossible, non seulement d'abandonner la thèse pour substituer l'antithèse, mais encore de donner à l'objection une part, du moins considérable, dans l'exposition qu'il fait de sa pensée. Il se dit, sans doute, que ce n'est pas à lui de remplir l'office de son adversaire et de découvrir, dans tous les sens du mot, le point faible de sa ligne de bataille.

« Et je dis que c'est là du courage....

.... « Personne ne tergiverse moins que lui. Personne n'a l'allure plus franche et décidée... Il excelle à prendre dans toute question le point essentiel, le point qui est évidemment le plus important, à l'isoler, à s'y installer, à n'en point sortir et, une fois là, à pousser vivement sa pointe avec vigueur, avec suite et avec un très brillant talent d'écrivain.

« C'est pour cela que, si souvent, un livre devient pour lui une question. Il le transforme en une question pour ainsi dire, et c'est la question qu'il traite, et elle uniquement ».

« C'est un critique complet, un critique de qui les lois de l'art sont connues et à qui elles sont familières, et qui, admirable à signaler les défauts des auteurs, n'est pas moins excellent à leur donner de hautes et fortes leçons, et à maintenir et soutenir le public dans le culte du beau.

« Et puis il a bien du talent ».

*Propos littéraires (4<sup>e</sup> série).*

**De M. J. Ernest-Charles :**

« Le talent de René Doumic paraît considérable à tous. Chacun, depuis longtemps, rend hommage à l'œuvre, à l'homme. C'est, qu'en effet, il n'en est pas dont les jugements, plus solidement appuyés, emportent la conviction davantage. On se fie à cette critique parce qu'elle provient de l'esprit le plus ferme et le plus sûr, et parce qu'une connaissance approfondie de notre littérature nationale l'affermir encore, l'éclaire et, pour ainsi dire, l'illumine...

«... Qu'on relise à nouveau tous ses livres qui, à être regardés ensemble, paraissent plus complets et plus harmonieux ; qu'on les relise, et l'impression la plus vive qu'on éprouve aussitôt est celle de l'indépendance absolue de l'auteur. Indépendance impassible et qui ne se traduit jamais, — c'est pour cela sans doute qu'on la goûte mieux — par ces gestes un peu excessifs, un peu emphatiques, dont sont coutumiers hélas ! à notre âge servile, les hommes indépendants.. Au moins l'indépendance de René Doumic est immobile et paisible, sereine. Elle n'est pas moins hardie pour cela, et elle n'est que plus prévoyante, plus pénétrante....

» Il est un protectionniste des lettres. Et il répand ses doctrines — traditionnelles et pour cela rénovatrices — il les répand par ses écrits fermes et nets, précis et robustes et spirituels, donc excellemment français ; il les répand par sa parole dont je dois dire — on ne le sait pas encore assez — qu'elle est, en son élégance nerveuse et fine, en sa correction énergique et limpide, l'une des plus parfaites que je connaisse ;

et il atteint de la sorte aux premiers rangs dans les lettres contemporaines ; et, en outre, il amplifie la critique littéraire, il lui communique une influence sociale et il travaille utilement, noblement, à régénérer par elle notre âme nationale ».

*La littérature française d'aujourd'hui.*

### **De M. Auguste Sabatier :**

« Il a dédié son dernier volume à M. Brunetière ; et ce n'est pas, de sa part, pure et simple reconnaissance. Il l'appelle « son maître » ; il me semble bien que, sans lui ressembler par l'accent particulier du style et la syntaxe des phrases, il relève cependant de lui, je veux dire de sa doctrine et de son exemple. Le jeune critique tient aussi pour l'autorité, pour la règle et pour la tradition. Il se méfie des individualistes, des mystiques et des novateurs. Il s'inquiète plus des périls de la liberté qu'il n'a souci de ses avantages. Et ceci nous permet de le classer dans la famille d'esprits à laquelle, tout compte fait, il appartient, de le rattacher à sa lignée littéraire. Cette lignée est assez glorieuse d'ailleurs, de Malherbe à Boileau, de Boileau à Voltaire, de Voltaire à La Harpe, de celui-ci à Nisard, et de Nisard à M. Brunetière. Cette tradition est bien française....

.... « Il n'est guère de travers, d'erreurs ou de perversions littéraires et morales en travers desquelles, depuis dix ans, ne se soit mise la courageuse et franche critique de M. Doumic.... Il s'est amusé au jour le jour du spectacle de nos mœurs, de nos modes, de nos engouements et de nos désillusions, moins pour

en rire que pour nous en faire honte et produire en nous, si possible, quelque amendement. De même que le satirique apparaît sous le professeur, de même on sent le moraliste sous le satirique, un moraliste qui connaît la cause de nos misères et qui, à défaut de la force, a, du moins, la généreuse volonté d'y apporter quelque remède ».

*Lettres du dimanche.*



## BIBLIOGRAPHIE

---

### LES LIVRES

*Histoire de la Littérature Française.* Paris, Delaplane, 1888, in-16. — *Portraits d'écrivains.* (Alexandre Dumas fils. — Emile Augier. — Victorien Sardou. — Octave Feuillet. — Edmond et Jules de Goncourt. — Emile Zola. — Alphonse Daudet. — J.-J. Weiss). Paris, Perrin, 1892, in-16. — *De Scribe à Ibsen : Causeries sur le théâtre contemporain* (Scribe. — Alfred de Musset. — Alexandre Dumas père. — Alexandre Dumas fils. — Emile Augier. — Victorien Sardou. — Meilhac et Halévy. — Labiche. — Jules Lemaître. — Henri Lavedan. — F. de Curel. — Ibsen). Paris, Perrin, 1893, in-16. — *Ecrivains d'aujourd'hui :* (Paul Bourget. — Guy de Maupassant. — Pierre Loti. — Jules Lemaître. — Ferdinand Brunetière. — Emile Faguet. — Ernest Lavisse. — Notes sur les prédicateurs) Paris, Perrin, 1894, in-16. — *La Vie et les Mœurs au jour le jour.* Paris, Perrin, 1895, in-16. — *Les Jeunes.* (Edouard Rod. — J.-H. Rosny. — Paul Hervieu. — J.-K. Huysmans. — Maurice Barrès. — Paul Margueritte. — Léon Daudet. — Le comte Robert de Montesquiou. — Les cent quarante et un.) Paris, Perrin, in-16. — *Essais sur le théâtre contemporain.* (Alexandre Dumas. — Edouard Pailleron. — Victorien Sardou. — Henri de Bornier. — François Coppée. — Alexandre Parodi. — Jules Lemaître. — Henri

Lavedan. — Richepin. — Maurice Donnay. — François de Curel. — Georges Rodenbach. — Edmond Rostand. — Maurice Barrès. — Pierre de Larivey. — Picard) Paris, Perrin, 1896, in-16. — *Etudes sur la Littérature française* (1896-1908). 1<sup>re</sup> Série. (Froissart. — Saint François de Sales. — Gourville. — Montaigne. — L'opéra et la tragédie au XVII<sup>e</sup> Siècle. — Diderot. — Chamfort et Rivarol. — Florian. — Joseph de Maistre. — Benjamin Constant. — Mérimée. — La duchesse de Broglie. — Littérature et dégénérescence. L'enseignement du latin et la littérature française). Paris, Perrin, in-16. — 2<sup>e</sup> Série. (Marguerite de Navarre. — La marquise de Condorcet. — Chateaubriand. — Georges Sand et Alfred de Musset. — M. Emile Zola. — Edmond de Goncourt. — François Coppée. — Anatole France. — La question du vers libre. — Les Statues de Paris). Paris, Perrin, in-16. — 3<sup>e</sup> Série. (La manie de la modernité. — Les voyages de Montesquieu. — La préface de *Cromwell*. — Les lettres de Mérimée. — Une apothéose du naturalisme. — L'œuvre d'Alphonse Daudet. — M. Pierre Loti. — M. René Bazin. — Les idées du Comte Tolstoï sur l'Art. — Les méfaits de la Vigne. — M<sup>me</sup> Mathilde Serao. — M. Maurice Barrès. — MM. Paul et Victor Margueritte). Paris, Perrin, in-16. — 4<sup>e</sup> Série. (La carrière diplomatique de Voltaire. — Le Journal de Sainte Hélène. — Georges Sand. — Balzac. — Michelet. — Les feuilletons de Francisque Sarcey. — La comédie nouvelle. — L'œuvre du Symbolisme. — Le comte Léon Tolstoï. — M. Paul Adam. — M. Marcel Prévost. — Les Humoristes. — L'éducation dans l'université. — Le bilan d'une génération). Paris, Perrin, in-16. — 5<sup>e</sup> Série. (Corneille. — Racine. — Le Théâtre de la Foire. — Diderot. — Sébastien Mercier. — Mirabeau. — Condorcet. — Laclos. — Trente ans de poésie. — Le roman contemporain. — L'enseignement secondaire et la démocratie). Paris, Perrin, in-16. — 6<sup>e</sup> Série. (Les lettres de St-François-de-Sales. — Gui Patin. — Le *Racine* de M. Jules Lemaître. — Les plagiatés des classiques. — Fontenelle. — Le véritable Bernardin de Saint-Pierre. — L'avènement de Bonaparte. — Une histoire de 1815. — Elvire à Aix-les-Bains. — Les derniers jours et la mort d'Elvire. — Le roman personnel. — Pathologie du romantisme. — Romans féminins. — La *Jeanne d'Arc* de M. Anatole France. — Un nouvel historien de Rome). Paris, Perrin, in-16. — *Hommes*



*et idées du XIX<sup>e</sup> Siècle.* (Bonaparte au dix-huit Brumaire. — Madame de Staël et Napoléon. — Victor Hugo. — Alexandre Dumas père. — Le Théâtre romantique. — Beyle-Stendhal. — La Science et la Littérature. — Taine. — Pasteur. — La psychologie collective. — Les crimes passionnels. — Barbey d'Aurevilly. — Verlaine). Paris, Perrin, 1903, in-16. — *Lettres d'Elvire à Lamartine*, avec deux fac-similés des autographes conservés à Saint-Point. Paris, Hachette, 1905, in-16. — *Le Théâtre Nouveau.* (Paul Hervieu. — Henri Lavedan. — Jules Lemaître. — François de Curel. — Eugène Brieux. — Octave Mirbeau. — Emile Fabre. — Maurice Donnay. — Alfred Capus. — Edmond Rostand. — Le Théâtre-conférence. — Le Théâtre contre le divorce. — Le Suicide au Théâtre. — Le Théâtre déliquescent). Paris, Perrin, 1908, in-16.

### COLLABORATIONS

*Le Français*, 1884-1888 — Chroniques, articles d'art et de critique littéraire. — *Le Moniteur Universel*, 1888-1894. feuilleton dramatique. — *Le Correspondant*, 1890-1894. Portraits littéraires. — *La Revue Bleue*, 1890-1894. Portraits littéraires. — *Le Journal des Débats*, 1892-1895. Au jour le jour, Chroniques politiques, feuilletons littéraires. — *Le Journal des Débats*, mai-octobre 1900, feuilleton dramatique. — *Revue des Deux-Mondes*, chronique littéraire et chronique dramatique depuis 1894. — *Gaulois*, *Echo de Paris*, *Eclair*, articles divers depuis 1907.



# TABLE

---

## TEXTE

BIOGRAPHIE DE RENÉ DOUMIC PAR EDOUARD BEAUFILS.	5
---	---

### OPINIONS :

D'Emile Faguet . . . . .	43
De M. J. Ernest-Charles . . . . .	45
De M. Auguste Sabatier . . . . .	47
BIBLIOGRAPHIE. . . . .	49

### ILLUSTRATION :

PORTRAIT DE M. RENÉ DOUMIC (hors-texte).	
AUTOGRAPHE DE M. RENÉ DOUMIC. . . . .	42

---



---

PRIVAS. — IMPRIMERIE LUCIEN VOLLE.

---









PQ  
67  
D6B4

Beaufils, Edouard  
René Doumic

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

